

Apprendre à lire et à écrire à des non-francophones... sans oublier l'éducation permanente

Des formateurs en difficulté

Dans mon travail quotidien à Lire et Écrire Bruxelles, je suis constamment confrontée à un ensemble de questions mettant en lien l'oral et l'écrit.

Lorsque j'ai appris qu'un *Journal de l'alpha* sur cette thématique se mettait en chantier, je me suis rendu compte que ces questions me titillaient fréquemment et qu'elles étaient aussi le lot quotidien des formateurs que j'accompagne en tant que conseillère pédagogique et ceux que je rencontre lors des formations en Méthode Naturelle de Lecture et d'Écriture (MNLE) que j'anime. Même si en tant que conseillère, je suis censée leur apporter des réponses, j'avoue que, régulièrement, je n'en ai pas ou, en tout cas, j'ai peu de certitudes... Dans cet article, je formulerai les questions qui sont les miennes en tant que formatrice, mais aussi celles qui me parviennent lorsque j'accompagne des formateurs et formatrices dans leur travail avec des apprenants débutants en lecture et écriture.

Par Sandrine COLBACK

Formatrice en alpha et en remise à niveau pendant 18 ans, je suis conseillère pédagogique chez Lire et Écrire Bruxelles depuis deux ans. Dans le cadre de ce travail, j'ai repris, avec mon collègue Paulo Verniz, la formation de formateurs en Méthode Naturelle de Lecture et d'Écriture (MNLE) qui est LA méthode que Lire et Écrire Bruxelles préconise pour l'apprentissage de la lecture-écriture, niveau débutant¹. Je suis aussi chargée d'accompagner et soutenir pédagogiquement des formatrices dans un des six Centres alpha de Lire et Écrire Bruxelles. Afin de pouvoir répondre au mieux aux questions qui apparaissent dans cette double fonction, je travaille parallèlement comme cofformatrice avec des apprenants dans un groupe de lecture-écriture.

Lorsque j'ai commencé à travailler sur la formation en MNLE, j'ai effectué des recherches et j'ai relu entièrement le livre de Danielle De Keyzer présentant la méthode². J'ai fait une découverte: historiquement, cette méthode s'adressait à des enfants francophones, dans un travail de type individuel et c'est Danielle De Keyzer qui l'a adaptée pour un public d'adultes analphabètes.

J'ai alors cherché dans les archives de Lire et Écrire Bruxelles, en l'occurrence les formations internes continuées mises en place de 2002 à 2012, avec quel public on peut utiliser la MNLE dans le cadre de l'alphabetisation pour adultes. Lors de ces moments de formation collective, on était tombé d'accord sur le fait qu'elle s'adresse à des personnes capables de formuler des phrases simples avec un sujet, un verbe, un complément et qui utilisent des déterminants et quelques mots liens. Or, un constat s'impose: aujourd'hui, à Bruxelles, nous rencontrons très peu d'apprenants avec une telle maîtrise de l'oral. Malgré cela, nous inscrivons des apprenants avec un niveau d'oral qui reste faible dans des groupes de lecture et d'écriture³.

1 Pour l'oral, Lire et Écrire Bruxelles préconise l'utilisation de la méthode Pourquoi Pas!

2 Danielle DE KEYZER (sous la dir. de), *La MNLE pour les apprenants illettrés débutants. Apprendre à lire et à écrire à l'âge adulte. Guide méthodologique et pratique*, Retz, 1999.

3 À Lire et Écrire Bruxelles, les groupes sont constitués sur base du niveau linguistique des apprenants, évalué à partir d'un test de compétences linguistiques: oral débutant, oral 1, oral 2, oral 3; lecture-écriture débutant, lecture-écriture 1, lecture-écriture 2, lecture-écriture 3.

La MNLE propose de créer des textes de référence au départ des paroles des apprenants⁴. Ces textes, simples, sont le résultat d'échanges entre apprenants autour d'une thématique proposée par ces derniers. En général, on espère que celle-ci intéresse et touche le plus grand nombre d'apprenants du groupe. Cet intérêt suscitera la motivation à apprendre à dire, à lire et à écrire sur cette thématique. Le formateur est facilitateur et reformule les propos des apprenants afin que le texte créé le soit dans un français le plus correct possible, mais en restant au plus proche du contenu énoncé par les personnes.

Le texte de référence étant le reflet des paroles des apprenants, ceux-ci sont censés le mémoriser et le retenir facilement. Mais c'est ici qu'apparaissent les premières questions.

Choisir une thématique

Il y a généralement deux cas de figure :

- soit la thématique proposée est anecdotique : par exemple, le carnaval ou les vacances parce que c'est la période. Sur cette thématique, les apprenants sont capables d'exprimer pas mal de choses parce que ça touche à leur vécu quotidien. Ils ont des enfants et ils parlent de ce qu'ils vivent en famille... Face à ce type de thématique, on peut cependant s'interroger sur l'intérêt des échanges d'un point de vue réflexif.
- soit un apprenant amène un sujet d'actualité tel que la guerre en Syrie ou les élections en Russie. Ici, pour la plupart des apprenants en formation à Lire et Écrire Bruxelles, ce n'est pas l'intérêt, les avis ou la réflexion qui manquent mais bien les mots pour les dire et la capacité à structurer leurs idées dans des phrases claires.

L'année dernière, c'est l'actualité belge qui s'est imposée à nous dans une grande partie de nos groupes. Avec l'approche des élections communales d'octobre 2018, cette thématique est arrivée comme une évidence et, dans

⁴ Voir : Catherine STERCQ, *La méthode naturelle de lecture-écriture, un choix exigeant* et *Travailler le premier texte de référence*, in *Journal de l'alpha*, n°162, février 2008, pp. 15-25 et pp. 26-35 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja162).

un souci de contextualisation plus global, avec ma collègue, nous avons choisi de travailler autour du thème de la démocratie avec notre groupe. C'est grâce à des photolangages et à des vidéos que les apprenants ont découvert les rouages de la politique belge et de la démocratie. En tant que formatrices, nous essayons de clarifier et de vulgariser au maximum des concepts qui sont complexes pour nous, et donc aussi pour les apprenants.

Avec ce genre de thématique plus complexe, nous constatons que même après un travail régulier, il reste souvent une grande zone d'incompréhension de certains concepts par les apprenants.

Créer un texte de référence qui fait sens et le mémoriser

Pour créer un texte de référence, nous entamons un travail d'oral pour mettre en forme les idées des apprenants et utiliser le vocabulaire adéquat. En tant que formatrices, on souhaite apporter du vocabulaire spécifique à la thématique. On fait répéter, on reformule afin que les phrases proposées soient énoncées dans un français correctement structuré. On questionne, on propose. Les apprenants adhèrent ou pas. Il faut s'accorder sur ce qu'on veut dire en leur rappelant que, dans un deuxième temps, ils vont devoir mémoriser le texte final. Il faut donc qu'ils comprennent bien ce que dit le texte et qu'il ne soit pas trop long à « mettre dans la tête ».

Quand tout ce travail a été effectué se pose alors la question de savoir si ce texte reflète encore les idées et les propos des apprenants. Et parfois, on se rend compte qu'au final, on est bien loin de leurs idées de départ mais aussi de la manière dont ils s'expriment oralement en français. Cependant, lorsqu'on relit aux apprenants le texte qui a émergé de la séance de travail, ceux-ci, encore tout imprégnés du travail de construction collective, adhèrent généralement à la version finale proposée.

C'est lors de la séance de travail suivante, quand le formateur revient avec un texte qu'il a réécrit et découpé en unités de sens, qu'apparaissent de nouvelles difficultés. En effet, certains apprenants ne se souviennent plus de ce qui a été dit lors de la séance précédente; ils ont oublié le sens de certains

mots et ne comprennent plus certaines idées sur lesquelles on avait longuement discuté et travaillé pour se mettre d'accord. Le formateur est dès lors obligé de reprendre un long travail d'explications. Et lorsqu'il entame le travail de répétition et de mémorisation des unités de sens du texte, il se rend compte que les apprenants ont du mal à les répéter et, à fortiori, à les mémoriser. Cette difficulté se représente à chaque séance de travail ; on voit que le texte créé collectivement ne fait plus vraiment sens. On constate même que le répéter est extrêmement difficile parce que les apprenants ne maîtrisent pas les structures langagières qui le composent.

Or, si l'on consulte le livre de Danielle De Keyser, les premiers textes de référence créés dans les groupes doivent être extrêmement simples, tant du point de vue du contenu que de celui de la structure linguistique. La création de textes sur des thématiques plus complexes met les apprenants en difficulté dans leur apprentissage du français oral et écrit. Ils ont du mal à progresser en lecture et écriture parce que les formateurs doivent consacrer plus de temps à retravailler avec eux le sens du texte et sa mémorisation.

Garder des traces autres que le texte de référence

Comme expliqué précédemment, dans le cadre de la MNLE, les formateurs utilisent, pour travailler la lecture et l'écriture, les textes de référence comme outils d'apprentissage. Il semble qu'aujourd'hui certains formateurs se trouvent dans une situation de tension qui les amène à des difficultés dans leur pratique de formateurs en lecture et écriture.

En effet, les formateurs sont à la fois tenus d'améliorer le niveau de français des apprenants et d'aborder des thématiques sociales et/ou politiques au sein de projets d'éducation permanente. Face à cette double nécessité, ils cherchent à garder des traces de ce qu'ils travaillent dans le cadre de leurs projets et autour des thématiques d'éducation permanente. C'est ainsi qu'ils réalisent des affiches avec des illustrations issues de leurs supports imagés. Les textes de référence qui parlent de la problématique abordée constituent quant à eux des traces écrites des notions découvertes et du vocabulaire spécifique qui s'y rapporte. Mais comment, mis à part ces textes de référence, souvent trop complexes et très loin du français oral des apprenants, garder

des traces écrites du travail réalisé? Comment garder des traces écrites de toutes les informations et connaissances engrangées, des réflexions partagées lors du travail sur la thématique d'éducation permanente? C'est dans cette tension que semblent se retrouver aujourd'hui certains formateurs.

Travailler parallèlement sur les compétences à l'oral et garder des traces écrites de ce travail

Les formateurs se rendent compte combien les apprenants sont en demande d'améliorer leurs compétences en français tant à l'oral qu'en lecture et en écriture. Pour pallier leurs difficultés à l'oral, certains formateurs n'hésitent pas à s'emparer de ces difficultés pour exercer certaines structures langagières complexes présentes dans les textes de référence. Ils reprennent les phrases que les apprenants ont du mal à prononcer et les leur font répéter. Ils proposent d'utiliser ces structures et de les appliquer à d'autres situations de la vie quotidienne. Ils corrigent et font répéter afin que les apprenants prononcent et structurent correctement les phrases dans différents contextes. Ils profitent aussi des moments informels pour aider les apprenants à structurer et à améliorer leur oral.

C'est ici qu'apparaissent de nouvelles questions :

- Comment intégrer les moments d'apprentissage de l'oral dans la MNLE et créer du lien entre les textes de référence et ce travail sur la parole des apprenants? Comment concilier le fait qu'en MNLE, on n'écrit des choses nouvelles qu'à partir des unités de sens et des mots qui se trouvent dans les textes de référence avec le souci des formateurs de garder une trace écrite du travail réalisé à l'oral et de la transmettre aux apprenants?
- Que faire de ce qui est travaillé, structuré dans les moments de travail sur l'oral qui sortent des étapes de la MNLE alors qu'ils sont très riches d'un point de vue langagier? Comment « capitaliser » tous ces moments où les apprenants apprennent à structurer leur parole? Est-ce qu'une trace écrite permettrait aux apprenants de mieux structurer leur oral? Les formateurs doivent-ils par exemple créer des « fiches outils », en plus des textes de référence, qui permettraient aux apprenants de se souvenir de comment on

dit telle ou telle chose et comment on le structure oralement, ce qu'ils n'auraient probablement aucune crainte à faire dans le cadre d'un cours de FLE?

Une question finale qui découle de tout ce qui précède

Je terminerai par une ultime question : les formateurs ne se trouvent-ils pas finalement face à une équation insoluble, apprendre la lecture-écriture à des personnes d'un faible niveau à l'oral, tout en intégrant les apprentissages dans un travail par projet et autour de thématiques d'éducation permanente? Ce qui reste compliqué pour la plupart d'entre nous, c'est « comment faire? ». Car les formateurs peuvent aisément trouver des méthodes pour apprendre à lire et écrire, mais beaucoup plus difficilement d'autres qui explicitent comment allier les apprentissages linguistiques et le travail par projet, et comment en garder des traces pertinentes que l'on pourrait introduire dans des textes de référence qui fassent sens pour les apprenants et qui soient le reflet de leur niveau d'expression à l'oral.

Ce qui semble également complexe pour les formateurs, c'est qu'avant de pouvoir produire de l'écrit avec un groupe de lecture-écriture débutant, il faut qu'il y ait un travail préalable important sur l'oral. Et celui-ci est à faire non seulement sur la production orale mais, aussi et surtout, sur la compréhension de concepts souvent compliqués que l'on aborde dans les thématiques d'éducation permanente avec les apprenants. Ce travail sur l'oral prend du temps! Et ce temps peut prendre le dessus sur celui accordé à la lecture et à l'écriture. Pourtant, le formateur ne peut en faire l'économie pour qu'au moment venu de travailler la production d'écrit et la lecture, l'apprenant et le formateur ne soient plus en difficulté pour concevoir et comprendre un texte de référence.

Sandrine COLBACK, conseillère pédagogique et formatrice
Lire et Écrire Bruxelles